

# Journal de débordement

**Jour un : « Écoles fermées, nous sommes en guerre, nous devons nous déplacer que pour le strict nécessaire ». Lundi 16 mars. (campagne- village)**

En vrai cela a commencé avant l'annonce du jeudi 12.

Moi j'avais déjà raté un week-end de théâtre en stade 1 de la "pandémie", celle où on évite juste de faire circuler le virus qui est là. Parmi nous. Il faut penser aux autres. J'ai appris cela assez tôt dans cette histoire et peut-être le fait d'être une mère fait pousser des antennes à certains endroits de la conscience.

J'ai eu un peu honte pour le théâtre, mais je n'avais pas d'argument à avancer contre la supplique de mon hôte toulousain, un cousin âgé, « parkinsonien » et raisonnable qui me demandait calmement s'il était indispensable que j'aie fait du théâtre plusieurs heures durant dans un lieu fermé au contact de tout un tas d'individus arrivant pour l'occasion de tout un tas d'endroits : Tu comprends, me dit-il, je suis une population à risque à moi tout seul. Et qui me dit que tu ne ramèneras pas ce virus chez nous ? Alors si tu pouvais t'abstenir juste pour ce week-end...

Il était déjà tard et je n'ai pas eu l'énergie de chercher un autre logement à la dernière minute, j'ai décidé de lui faire confiance et de ne pas l'irriter, ni de lui causer de l'inquiétude. Je ne pensais pas vraiment que je pourrais lui ramener ce machin chose invisible et si impalpable. Mais quand même, j'ai eu un doute et le fait de rester avec lui ce soir-là m'a finalement soulagée. Je crois que je flippais déjà en sourdine. Je suis repartie le lendemain dans la campagne, sans même un petit café en ville.

Nous avons déjà subi une très sale grippe à la maison (peut-être déjà ce virus?) ramenée par des copines venues de Paris et de Toulouse pour bosser leur pièce de théâtre en résidence chez nous. Finalement, cette histoire tient debout.

J'ai toussé, reniflé et éternué toute la semaine, et à mesure que la menace de contagion amplifiait, mes explosions nasales faisaient sursauter et reculer instinctivement les passants. Je n'allais pas me mettre à expliquer mes sensibilités saisonnières aux pollens, mais j'y ai songé à plusieurs reprises.

Et puis le vendredi 13, je suis sortie, abasourdie par l'annonce présidentielle et déterminée à user de mon droit de circuler et de voir du monde, de ne pas être chez moi en confinement comme une copine de Hong-Kong l'était déjà depuis fin janvier. J'ai pris un café avec une amie, j'ai fait des courses au supermarché en tentant de ne toucher que le strict nécessaire et en m'arrosant d'huiles essentielles, (déjà la trouille) en tapotant avec ma manche les touches du clavier numérique bancaire. J'ai demandé à la dame de la caisse si on lui fournissait au moins de quoi se protéger, nettoyer son espace. Elle a levé les sourcils en secouant un non résigné de la tête. J'ai fini mon orgie sociale en allant m'asseoir une heure dans une librairie café pour remplir un dossier de subvention. Tout sauf rentrer chez moi. J'ai payé le prix fort. Ma voiture sagement garée, avait été

percutée par un automobiliste qui n'a pas eu la décence de laisser un petit mot d'excuse sur mon pare-brise.

Je me suis dit par réflexe : et voilà, tu n'aurais pas dû sortir. La culpabilité n'a jamais de peine à se poser sur mon épaule.

Et le lundi est arrivé, après un week-end passé chez nous, sans quitter le village, sages comme des images, juste des amis du périmètre, des enfants de l'école, un barbecue vite vite, le hamac installé un mois avant l'heure, dehors, à se cailler au froid soleil de mars, parce que dedans on ne sait jamais, parce que dehors ça sent encore un peu la liberté de circuler et l'air propre, parce que chez nous on ne sait jamais, si on leur refilait notre part de virus, à eux, à nos amis ? On ne sait plus grand chose, on doute de tout, on devient aveugle et en proie à des hallucinations mentales inédites.

Et le dimanche, la nuit longue et claire, les annonces des écrans qui se succèdent, la frénésie des réseaux sociaux comme antidote à ce confinement annoncé. Journaux, abonnements à un euros pour deux mois, génial, vite, un groupe whatsapp©, un autre, des dizaines de sms, des photos de nous comme des cons, impuissants contre un petit virus en goguette, qui se balade sur nos mains, nos objets, nos poumons. Une vague noire à l'horizon, un tsunami inexorable, un silence plus silencieux que d'habitude.

A minuit trente, mes poules sont attaquées par un renard. Le printemps, les petits à nourrir, le monde avance et nous on doit s'arrêter et regarder passer le train. Je cours dehors en pyjama, lance mon chien contre cette renarde besogneuse, sur ça j'ai un moyen d'action. Mes poules tremblantes sont sauvées, un peu amochées, mais vivantes. Je cours à la recherche de mon chien à travers la campagne en pleine nuit, avec une impression d'enfreindre un couvre-feu, avec une légère trouille de me faire choper par un voisin gendarme à la retraite.

Le lundi matin s'installe, bizarre, comme un lundi sans école. Les gens travaillent encore. Il n'y a que les enfants qui sont désignés comme porteurs sains, et donc potentiels meurtriers de leurs grand-parents. Déjà un prof mort, là-haut dans cette cartographie des *clusters*, dans ce zonage du virus qui frappe à l'est, un peu à l'ouest, moins au sud...

À l'école le vendredi soir encore, dernier jour des enfants ensemble et dernière heure de garderie, usée jusqu'au bout, les parents se plaignaient devant la grille : oui, c'est malin de fermer les écoles, mais moi je dois bosser lundi, alors comment je fais hein ? Eh ben je vais les mettre chez les grand-parents tiens !

Les bras m'en tombent mais comme le reste aussi, je décide de ne pas éclairer la lanterne de ceux qui ne veulent pas encore comprendre. Ça fait les fiers, les qui rigolent, les qui râlent, les qui critiquent et crient à la manipulation, à l'exagération, aux magouilles de ce con de Macron, de ces fous qui nous prennent pour des rats de laboratoires, pour faire passer des lois ni vu ni connu. J'aimerais y croire moi aussi. Mais j'ai la mâchoire qui se serre un peu en souriant et une sorte de nœud qui se forme doucement dans les profondeurs. Il fait chaud, mais le fond de l'air est glacé. Pas bon pour ma sinusite.

Alors voilà, le lundi arrive, le premier, comme celui d'avant mais en plus bizarre. Comme toujours débordés, carnets pleins, agendas *full*, projets partout écrits, soulignés, des choses à finir, à commencer à essayer. Tiens on va en profiter pour faire une pièce de théâtre en famille, essayer le montage vidéo, vider le congélateur, organiser les piles dans les placards, reprendre la nappe, tresser les chats ou trier les bonnets.

Et puis, quand même, il y a un petit je ne sais quoi qui plane, qui s'insinue, qui me fixe depuis le fond du frigo, qui ricane quand j'attrape mon papier toilette, qui s'esclaffe quand je me lave les mains. Un germe pousse dans les regards d'adultes qu'on s'échangent par-dessus les têtes des enfants, pour l'instant occupés à s'imaginer des vacances d'un nouvel ordre. Dans nos regards, il y a des points d'interrogation qui clignotent. Avec un peu de flippe aussi, de colère, la pupille choquée de ce qu'elle refuse de voir en plus net. Mes oreilles sifflent.

Bref, on navigue à vue dans le brouillard cotonneux des intérieurs du quotidien *en apparence* normal qui soudain, devient un quotidien inédit. Pour tous. Partout. Notre maison n'est plus un choix, c'est une obligation.

Pour tous.

Et ça c'est bizarre. Tous en même temps, réduits aux mêmes injonctions.

Laure V. Terraube. Gers.